

Jean Passavant
Prêtre de l'Oratoire

Entré: 1668

Né à Paris

, le

1646

Mort à Saumur, les Cordilliers

, le

13 janvier

1713

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnard

Pr. de l'Oratoire

Mormon & Co

& Impasse &

14.

DECEMBRE

17 MERCREDI. Ste Olympe 351-14

Garnavant Jean

Bettard IV 509-523 notice

Bicais II 121 X

Bougeul II 32

Chy IV 126 X

Bonardi 643 X

Jean Passavant (+1713)

- Liber Geneseos, Psalmi Davidis et Novum Testamentum
cuncta haec Gallice versa e graeco
ait Lelong (Bibl. sacra I 322, 1 D)

- Vi de la Merie Gautron

La Vie de la Révérende Mère
Madeleine Gaulton

par le P. Jean Passavant
oratorien

Lanum 1689

"Curieux livre, et excellent"

H. Brémont

V 1.400 copies d'éc.

XXXV. — Le Père Jean Passavant,

Entré en 1668, mort en 1713 λ

XXXVI. — Le Père Jean Le Porcq λ

Entré en 1654, mort en 1722 λ

Je ne veux point séparer ici ceux, qu'en dépit de la nature, la grâce avait si bien unis sur la terre, et qu'il y a tout lieu de croire qu'une même gloire couronnera dans l'éternité. L'Oratoire n'a peut-être jamais vu deux caractères plus disparates et plus semblables en tant de choses. C'étaient constamment deux saints prêtres, également recommandables par leur savoir, par une piété exemplaire, une régularité qui ne s'est jamais démentie, un zèle sincère pour toutes les bonnes œuvres de leur état, un travail non interrompu jusqu'à l'extrémité d'une longue vie, une charité et un désintéressement admirables ; deux saints en un mot qui prenaient le chemin du Ciel, mais qui y allaient par diverses voies. Le premier dur, grave, sérieux, se refusant tout à lui-même ; le second gai, caressant, humain, usant sobrement des indulgences permises ; tous deux habiles théologiens, l'ornement de notre école de Saumur durant un très grand nombre d'années. Celui-là franc et pur thomiste ; celui-ci frisant la corde du molinisme ; l'un clair et net dans ses idées, mais sec et tout d'une pièce ; l'autre, insinuant et orné, mais confus et enveloppé ; l'un plat, et l'autre élégant en son style, et jusqu'à l'affectation l'un et l'autre ; tous deux auteurs : le premier d'une petite histoire écrite naturellement et sans art ; le second d'un livre théologique tout plein de tours et de toutes manières insidieuses ; se soutenant chacun dans ce caractère dans les

de là à Saumur (1). Il resta 36 ans dans la même fonction, sans interruption (2), jusqu'à sa mort arrivée le 15 janvier 1713.

Nous avons de lui, en date du 19 juin 1683, une *Déclaration de ses sentiments*, où il dit que, quoique par la grâce de Dieu, depuis 10 ans qu'on l'emploie à enseigner la théologie, il n'ait jamais été accusé de jansénisme ou d'aucune nouveauté, et qu'il ait toujours tâché de se tenir dans les bornes qu'il a cru être celles de l'Eglise Romaine et Gallicane; néanmoins, parce qu'on l'a exhorté à n'enseigner le thomisme dans nos écoles qu'avec des modifications qui puissent l'adoucir, et qu'on ne lui a pas marqué ces adoucissements qu'on attend de lui, il croit devoir faire un exposé de ses sentiments afin de pouvoir être averti et redressé en cas qu'on juge qu'il manque en quelque chose. Or, il dit au quatrième article, que l'efficacité de la grâce consiste, non en un seul secours physiquement prédéterminant, mais dans la multitude, congruité et combinaison de plusieurs secours, soit intérieurs, soit extérieurs que Dieu donne, ou tout d'un coup, ou successivement. La volonté peut résister et résiste souvent à ces grâces actuelles, prises chacune séparément; mais leur multitude gagne le cœur infailliblement et surmonte sa dureté. Néanmoins, dans des cas extraordinaires, Dieu peut, par un coup de sa toute puissance, emporter le consentement de sa volonté en un instant. La grâce efficace n'est donc pas la seule actuelle délectation victorieuse. Il est vrai que Dieu donne quelquefois de ces goûts célestes; mais ils seraient souvent inutiles, si nous n'étions aidés d'ailleurs, par exemple, si la crainte de l'enfer ne nous effrayait; si Dieu n'éloignait les occasions difficiles; s'il n'écartait les objets qui aigri-raient la concupiscence. Toutes ces choses sont, ajoute-t-

11
12

(1) *Ibid.*, 5 novembre 1677.

(2) *Nécrologe*.

il, l'efficacité de la grâce. Système qu'il abandonna absolument dans la suite, et qu'il laissa à son collègue. Mais il n'a jamais changé sur ce qu'il dit à l'article 6. Quant au jansénisme, il dit qu'il a toujours tenu pour hérétiques les cinq propositions ; et, pour la question de fait, qu'il a cru devoir tout simplement signer, comme l'Eglise l'a exigé.

Il étudiait continuellement et toujours debout, devant un pupitre, qui régnait le long de sa chambre, garni de livres, à la portée de sa vue, qu'il avait fort courte, comme son petit collègue. Il savait fort bien les trois langues savantes, l'hébreu, le grec, le latin ; et quoi qu'il parlât fort mal celle-ci, il relisait régulièrement tous les ans les œuvres de Cicéron. Il avait traduit en français sur le grec, la Genèse, les Psaumes et le Nouveau Testament, qui sont restés manuscrits. Il avait aussi fait quelque dissertation sur l'anquité des points massorales, et quelques écrits en faveur de la signature du Formulaire, dont il m'avait donné communication.

Une de ses pénitences était de coucher tout vêtu et de ne se chauffer jamais, n'importe quel temps qu'il fit ; de quoi j'ai été témoin oculaire durant le ~~aut~~ hiver de 1709.

Il avait une tendresse de père pour les religieuses de la Fidélité de Saumur, couvent des Bénédictines qu'il dirigeait, prêt à toute heure à leur donner ses soins et son temps dont il était si grand ménager pour l'étude. La charité toute pure l'avait attaché à cette maison, où il voyait Dieu servi avec une grande fidélité. Car, de tempérament, jamais homme n'eût moins de goût pour s'amuser à une grille ; à la différence de son collègue, qui semblait né pour y vivre. C'est aussi uniquement dans la vue de contribuer à l'édification de ces bonnes filles, en les rappelant à l'exemple de la sainte réformatrice de leur maison, qu'il put se résoudre à se faire auteur et à donner au public :

La vie de la Révérende Mère Madeleine Gautron, prieure du monastère de la Fidélité de Saumur, ordre de St-Benoît,

1/2 \$ -

1/2

H orètes 1/2

H 9

H rude

1/2

1/2

2.ième

513

— 531 —

Bonnes feuilles
28, 29, 30

morte en odeur de Sainteté, après 42 ans de supériorité; dédiée à Madame la marquise de Laval. Saumur, chez François Emon, 1689, in-12.

Mgr Arnould, évêque d'Angers, dans l'approbation du livre dit qu'il a chargé du soin de l'écrire un vertueux et savant ecclésiastique, qui, après avoir vérifié les mémoires de cette vie par les perquisitions et les recherches les plus exactes, l'a composée d'une manière conforme à la connaissance que l'évêque, avait déjà par lui-même de la sainteté de cette humble servante de J.-C. Voilà pour le fond du livre; et, quant au style, en vérité il n'est pas mauvais.

Il narre aisément, assemblant avec soin et même avec assez de goût les circonstances qui peuvent relever son sujet.

Le Père Le Poreq et lui furent fort employés, comme on peut penser, en 1686 aux missions des nouveaux catholiques, d'abord à Saumur même, où ils firent des conférences publiques, où ils réussirent très bien, ensuite dans le diocèse de Luçon, sous le saint prélat Henri de Barillon; et là, avec une très grande bénédiction de Dieu en deux endroits des trois auxquels ils furent destinés, avouant avec candeur que dans le troisième de ces endroits, qui était la principauté de Talmont, on n'avait pas même voulu les entendre.

Le Père Passavant se fit plus goûter par sa franchise et la bonté de son caractère que ses autres confrères. Car ils étaient quatre ouvriers. Je trouve une lettre de lui, du 20 mars 1686, au Père de Sainte-Marthe, où, avec sa candeur et sa simplicité ordinaire, il lui donne avis qu'au retour de sa mission, qui dura trois mois, Mgr de Luçon a fait tous ses efforts pour l'arrêter lui seul et le renvoyer sur les lieux des deux missions qui avaient si bien réussi; que le prélat lui avait montré des lettres des curés de ces endroits-là, qui, au nom de leurs paroissiens, lui demandaient le Père Passavant; qu'en effet ces curés lui avaient fait sur les lieux la même proposition à lui-même; mais qu'il leur avait ré-

H is

It

(note par marquis)

19 h,

Σ

pondu ainsi qu'à Mgr l'évêque qu'il s'en retournait de ce pays-là tout comme il y était allé, c'est-à-dire par pure obéissance à l'ordre ~~des~~ supérieurs; qu'il avait actuellement une classe à faire; et que, par ces deux endroits, il n'était pas le maître de disposer de son temps et de sa personne; qu'alors Mgr de Luçon l'avait conjuré de lui promettre au moins le temps des vacances; et qu'il avait répondu ce qu'il avait l'honneur d'assurer au Révérend Père général dans cette lettre, à savoir que, s'il lui ordonnait de s'y transporter pendant les vacances, il partirait sur le champ, n'ayant sur cela autre règle de ses désirs que la volonté de ses supérieurs. Ceux qui l'ont connu savent combien cette déclaration était sincère.

Venons en maintenant au Père Le Porcq.

de la (25)

12

1,

devoirs de la société, où l'un était la rondeur, la franchise même, sans façon et un peu grossier ; et l'autre, adroit et poli, allait toujours à ses fins par mille petits détours innocents. Enfin, tout, jusqu'à leur figure extérieure, achevait de former extrêmes un parfait contraste : celui-là étant un colosse ; celui-ci un nain ; chacun avec une exacte proportion de ses membres et de tous ses traits à sa taille ; et ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que ces deux hommes, si différents en tout genre et si peu faits l'un pour l'autre, à en juger par les apparences, vivaient entr'eux avec une union, une déférence, une cordialité vraiment fraternelle, et n'étaient par religion qu'un cœur et qu'une âme ; modèle parfait du support que nous devons à notre prochain dans les incompatibilités d'humeur et de caractère. Leur vie uniforme ne nous fournira pas grand'chose. Voyons, cependant, ce qui leur est arrivé de particulier. Je commence par le Père Passavant, quoique le plus jeune, parce qu'il est mort le premier.

Le Père Passavant

Jean Passavant, parisien, fils d'un maréchal des logis du roi et de Marguerite Le Tourneur, était prêtre et âgé d'un peu plus de 25 ans, quand il entra à l'Institution de Paris, le 23 septembre 1668, ayant fait ses études de théologie en Sorbonne et demeuré quatre ans au Séminaire de Saint-Magloire (1).

Au sortir de l'Institution, il fut passer un an à Langres pour y enseigner (2) ; de là, il fut faire en 1671 un cours de philosophie à Salins (3) et puis une année de physique à Marseille en 1673 (4), après laquelle il eut ordre pour la théologie d'Arles (5), où il fut professeur jusqu'en 1677, et

(1) *Registre de l'Institution de Paris.*

(2) *Registre du Conseil* du 15 octobre 1669.

(3) *Ibid.*, décembre 1670.

(4) *Ibid.*, juillet 1672.

(5) *Ibid.*, septembre 1673.

de là à Saumur (1). Il resta 36 ans dans la même fonction, sans interruption (2), jusqu'à sa mort arrivée le 15 janvier 1713.

Nous avons de lui, en date du 19 juin 1683, une *Déclaration de ses sentiments*, où il dit que, quoique par la grâce de Dieu, depuis 10 ans qu'on l'emploie à enseigner la théologie, il n'ait jamais été accusé de jansénisme ou d'aucune nouveauté, et qu'il ait toujours tâché de se tenir dans les bornes qu'il a cru être celles de l'Eglise Romaine et Gallicane ; néanmoins, parce qu'on l'a exhorté à n'enseigner le thomisme dans nos écoles qu'avec des modifications qui puissent l'adoucir, et qu'on ne lui a pas marqué ces adoucissements qu'on attend de lui, il croit devoir faire un exposé de ses sentiments afin de pouvoir être averti et redressé en cas qu'on juge qu'il manque en quelque chose. Or, il dit au quatrième article, que l'efficacité de la grâce consiste, non en un seul secours physiquement prédéterminant, mais dans la multitude, congruité et combinaison de plusieurs secours, soit intérieurs, soit extérieurs que Dieu donne, ou tout d'un coup, ou successivement. La volonté peut résister et résiste souvent à ces grâces actuelles, prises chacune séparément ; mais leur multitude gagne le cœur infailliblement et surmonte sa dureté. Néanmoins, dans des cas extraordinaires, Dieu peut, par un coup de sa toute puissance, emporter le consentement de la volonté en un instant. La grâce efficace n'est donc pas la seule actuelle délectation victorieuse. Il est vrai que Dieu donne quelquefois de ces goûts célestes ; mais ils seraient souvent inutiles, si nous n'étions aidés d'ailleurs, par exemple, si la crainte de l'enfer ne nous effrayait ; si Dieu n'éloignait les occasions difficiles ; s'il n'écartait les objets qui aigri-raient la concupiscence. Toutes ces choses sont, ajoute-t-

(1) *Ibid.*, 5 novembre 1677.

(2) *Nécrologe*.

il, l'efficacité de la grâce. Système qu'il abandonna absolument dans la suite, et qu'il laissa à son collègue. Mais il n'a jamais changé sur ce qu'il dit à l'article 6. Quant au jansénisme, il dit qu'il a toujours tenu pour hérétiques les cinq propositions ; et, pour la question de fait, qu'il a cru devoir tout simplement signer, comme l'Eglise l'a exigé.

Il étudiait continuellement et toujours debout, devant un pupitre, qui régnait le long de sa chambre, garni de livres, à la portée de sa vue, qu'il avait fort courte, comme son petit collègue. Il savait fort bien les trois langues savantes, l'hébreu, le grec, le latin ; et quoiqu'il parlât fort mal celle-ci, il relisait régulièrement tous les ans les œuvres de Cicéron. Il avait traduit en français sur le grec, la Genèse, les Psaumes et le Nouveau Testament, qui sont restés manuscrits. Il avait aussi fait quelque dissertation sur l'anquité des points massorètes, et quelques écrits en faveur de la signature du Formulaire, dont il m'avait donné communication.

Une de ses pénitences était de coucher tout vêtu et de ne se chauffer jamais, n'importe quel temps qu'il fit ; de quoi j'ai été témoin oculaire durant le rude hiver de 1709.

Il avait une tendresse de père pour les religieuses de la Fidélité de Saumur, couvent de Bénédictines qu'il dirigeait, prêt à toute heure à leur donner ses soins et son temps dont il était si grand ménager pour l'étude. La charité toute pure l'avait attaché à cette maison, où il voyait Dieu servi avec une grande fidélité. Car, de tempérament, jamais homme n'eut moins de goût pour s'amuser à une grille ; à la différence de son collègue, qui semblait né pour y vivre. C'est aussi uniquement dans la vue de contribuer à l'édification de ces bonnes filles, en les rappelant à l'exemple de la sainte réformatrice de leur maison, qu'il put se résoudre à se faire auteur et à donner au public :

La vie de la Révérende Mère Madeleine Gautron, prieure du monastère de la Fidélité de Saumur, ordre de St-Benoît,

morte en odeur de Sainteté, après 42 ans de supériorité; dédiée à Madame la marquise de Laval. Saumur, chez François Emon, 1689, in-12.

Mgr Arnould, évêque d'Angers, dans l'approbation du livre dit qu'il a chargé du soin de l'écrire un vertueux et savant ecclésiastique, qui, après avoir vérifié les mémoires de cette vie par les perquisitions et les recherches les plus exactes, l'a composée d'une manière conforme à la connaissance que lui, évêque, avait déjà par lui-même de la sainteté de cette humble servante de J.-C. Voilà pour le fond du livre ; et, quant au style, en vérité il n'est pas mauvais.

Il narre aisément, assemblant avec soin et même avec assez de goût les circonstances qui peuvent relever son sujet.

Le Père Le Porcq et lui furent fort employés, comme on peut penser, en 1686 aux missions des nouveaux catholiques, d'abord à Saumur même, où ils firent des conférences publiques, où ils réussirent très bien, ensuite dans le diocèse de Luçon, sous le saint prélat Henri de Barillon ; et là, avec une très grande bénédiction de Dieu en deux endroits des trois auxquels ils furent destinés, avouant avec candeur que, dans le troisième de ces endroits, qui était la principauté de Talmont, on n'avait pas même voulu les entendre.

Le Père Passavant se fit plus goûter par sa franchise et la bonté de son caractère que ses autres confrères. Car ils étaient quatre ouvriers. Je trouve une lettre de lui, du 20 mars 1686, au Père de Sainte-Marthe, où, avec sa candeur et sa simplicité ordinaire, il lui donne avis qu'au retour de sa mission, qui dura trois mois, Mgr de Luçon a fait tous ses efforts pour l'arrêter lui seul et le renvoyer sur les lieux des deux missions qui avaient si bien réussi ; que le prélat lui avait montré des lettres des curés de ces endroits-là, qui, au nom de leurs paroissiens, lui demandaient le Père Passavant ; qu'en effet ces curés lui avaient fait sur les lieux la même proposition à lui-même ; mais qu'il leur avait ré-

pondu ainsi qu'à Mgr l'évêque qu'il s'en retournait de ce pays-là tout comme il y était allé, c'est-à-dire par pure obéissance à l'ordre de ses supérieurs; qu'il avait actuellement une classe à faire; et que, par ces deux endroits, il n'était pas le maître de disposer de son temps et de sa personne; qu'alors Mgr de Luçon l'avait conjuré de lui promettre au moins le temps des vacances; et qu'il avait répondu ce qu'il avait l'honneur d'assurer au Révérend Père général dans cette lettre, à savoir que, s'il lui ordonnait de s'y transporter pendant les vacances, il partirait sur le champ, n'ayant sur cela autre règle de ses désirs que la volonté de ses supérieurs. Ceux qui l'ont connu, savent combien cette déclaration était sincère.

Venons en maintenant au Père Le Porcq.

Le Père Le Porcq.

Jean Le Porcq, fils de Hugues le Porcq, avocat, et de Lucrece Heuze, naquit à Boulogne, le 28 octobre 1636. Après y avoir fait ses humanités, et au Mans sa philosophie, il fut reçu dans l'Oratoire à l'Institution de Paris, sous la direction du Père Berthad (1), le 1^{er} février 1654, et fait prêtre par son évêque le 2 avril 1661. Il nous apprend qu'ayant été admis par grâce dans la Congrégation, sans avoir préalablement demandé l'agrément à M. son père, dont il craignait les oppositions à son dessein, il s'était engagé par reconnaissance à payer une pension annuelle de 200 livres dans les maisons où il résiderait, après le décès de son dit père, mais que depuis le Révérend Père Senault, alors général, lui avait permis de convertir cet argent en livres, pourvu qu'ils demeurassent à la maison où arriverait son décès, et c'est à quoi il n'a pas manqué.

Après son Institution il fut envoyé étudier en théologie à Saumur, et y passa quatre ans et demi, sous les Pères de Sainte-Marthe, de Roncherolles et Fournenc, ses supé-

(1) *Déclaration de son état donnée par lui-même, jusqu'en 1673.*

rieurs et professeurs. De Saumur il alla demeurer dix ans de suite à Vendôme, où il fit quatre ans les humanités et trois cours de philosophie, au bout desquels il fut choisi pour professer la théologie à Saumur. Il le fit depuis 1670 (1) jusqu'en 1673, quatre ans de suite, ayant pour collègue le fameux Père André Martin ; mais, comme le Père Le Porcq était connu, dès ce temps, pour penser diversement de ce Père sur les questions de la grâce, le Révérend Père de Sainte-Marthe, qui n'entendait pas raillerie sur cet article, tira le Père Le Porcq de Saumur, alors l'école de nos Confrères, et l'envoya faire ses leçons à Riom (2), où il fut jusqu'après l'assemblée de 1675, à laquelle il avait été député. Alors il le mit au Mans (3), et pendant sept années qu'il y professa, jusqu'en 1682, il se fit une grande réputation de savoir et d'une éminente piété, surtout dans l'esprit de l'évêque du Mans, Mgr de Montenard de Tressan.

C'est là qu'il composa son fameux livre sur la grâce. Sur les premières nouvelles que le Père de Sainte-Marthe en reçut, alarmé et craignant les suites de cet ouvrage, il fit conclure dans son conseil du 2 août 1679, qu'on lui écrirait au Mans pour lui demander raison du bruit qui courait d'un ouvrage qu'il allait faire imprimer sur les questions de la grâce, et pour exiger de lui qu'il le soumit auparavant à l'examen du Révérend Père général et de son conseil suivant nos derniers statuts. Le Père répondit du 6 août 1679, que si nos Révérends Pères tenaient registre des lettres que les particuliers de la Congrégation leur écrivent, ils verraient que, depuis seize ans qu'il enseignait la philosophie et la théologie, sans parler des humanités, il n'avait jamais demandé ni maison ni emploi ; qu'il espérait se maintenir dans son usage, étant toujours dans la même résolution de défendre de leur conduite, comme il avait fait jusque-là. Quant au fait particulier, dont il s'agissait entre le conseil

(1) *Registre du Conseil* du 3 octobre 1669.

(2) *Registre du Conseil* 21 août 1673.

(3) *Ibid*, septembre 1675.

et lui, qu'il pouvait avoir donné quelque lieu au bruit qui courait, par une application plus grande qu'on lui avait vue depuis deux ans à l'étude, et par quelque peu de correspondance et de relation qu'il avait avec Mgr l'évêque du Mans. Puis il continue ainsi : « *Je vous dirai donc que, sans aucun dessein d'imprimer et pour ma propre satisfaction, je me suis appliqué à prouver qu'il ne se pouvait rien de plus éloigné des sentiments de Saint Augustin que ce que Jansénius a prétendu établir, qu'il n'y avait pas de grâce dans l'état présent qui ne fût infailliblement efficace, et qui n'eût toujours tout l'effet pour lequel elle est donnée, et qu'elle peut effectivement avoir; comme aussi qu'il n'y a rien de contraire à la pensée du saint docteur et à toute la sainte Ecriture que la conséquence que Jansénius reconnaît s'en suivre de sa doctrine, à savoir que Dieu abandonne le juste, et lui refuse les grâces dont il a besoin pour se conserver avant que de l'avoir offensé depuis sa justification.* » Il ajoute qu'un de nos Pères de ses amis, à qui il n'a pu refuser la lecture de son ouvrage, en parla sans sa participation à Mgr du Mans; qu'il en témoigna du déplaisir à cet ami, quand celui-ci lui raconta ce qu'il avait fait; que cependant le prélat voulut voir son livre; qu'il eut la patience d'en lire les preuves et les objections qu'il en écrivit ensuite au Père de La Chaize en termes avantageux, sans que lui, le Père Le Porcq, en eût connaissance; que, quand il l'eut su, il prit la liberté d'en faire ses plaintes à Mgr du Mans, prévoyant bien que cet éclat ne ferait pas plaisir à nos Pères; mais que, sans égard à ses plaintes, Mgr du Mans avait encore écrit depuis à l'archevêque de Paris sur son livre; et que celui-ci, prévenu de quelque estime pour cet ouvrage, à cause des récits avantageux qui lui en ont été faits par Mgr du Mans, a voulu absolument l'avoir, et qu'on le lui envoyât; ce qui a été pour moi, continue-t-il, une nouvelle très mortifiante, sachant la peine qu'il y aurait pour le retirer ensuite d'entre ses mains. Néanmoins Mgr du Mans l'a fait partir pour Paris d'une de ses maisons de campagne, où il l'avait pour le lire

une seconde fois. « Depuis ce temps je n'en ai aucune nouvelle; et tout ce que je sais, c'est que je n'ai nullement envie de me faire imprimer; mais une très grande de vivre dans une parfaite dépendance de vos ordres(1). » Dans une lettre suivante, il dit qu'ayant été voir Mgr du Mans pour le conjurer de retirer l'ouvrage des mains de Mgr de Paris, le prélat n'a rien voulu lui promettre jusqu'à ce qu'il en ait conféré avec Mgr l'archevêque qu'il allait joindre incessamment à Paris, et le résultat de ces conférences fut de presser l'impression du livre, d'y faire donner bon gré mal gré la permission d'imprimer par le Père de Sainte-Marthe, et, en récompense de ce travail, une des chaires de théologie des Ardidiers à l'auteur, au lieu de celle du Mans, afin de mettre notre jeunesse en de bonnes mains; ce que le Père Général ne pouvait honnêtement refuser dans la servitude où les volontés de Mgr de Paris l'avaient mis lui et sa congrégation, et cela fut effectivement accordé trois ans après, en 1682, l'année que le livre parut sous ce titre :

Les Sentiments de St. Augustin sur la grâce opposés à ceux de Jansénius, par le Père Jean Le Porcq, prêtre de l'Oratoire de Jésus. Paris, Muguet, 1682, in-4° de 788 pages, sans la préface et les tables.

Je ne fais pas grand fond sur une lettre anonyme, qui est à la fin de l'*Esprit de M. Arnauld*, où l'on raconte en détail les rebuffades que l'on prétend que le Père Le Porcq essuya chez divers libraires, à qui il présentait son manuscrit à imprimer; les cent pistoles qu'il fut obligé d'offrir à Muguet et de se charger de cent exemplaires pour l'engager

(1) Plus tard le petit Père se plaignait aigrement au Conseil que le Père Général lui faisait attendre sa permission d'imprimer. Le Père Général, alors à St-Paul-aux-Bois, se défendait sur ce reproche sur ce qu'ayant mis le manuscrit entre les mains des PP. Aveillon, Fourré et Moret pour lui en dire leur sentiment; et ces Pères n'ayant pu encore le faire, parce que l'auteur ne leur avait pas encore tout remis, ni même corrigé tout ce que M. Pirot lui avait prescrit de changer, il avait visiblement tort de se plaindre, et les Pères du Conseil le tancèrent de cette vivacité le 18 juillet 1681.

à couvrir les frais des quatre cents autres qui furent tirés, et la manière sèche et dure dont il fut accueilli du duc de Montausier, quand il fut en présenter un exemplaire à Monseigneur le Dauphin. La source où ces faits se lisent, me les rend aussi justement suspects que le sont, de l'aveu de tous les honnêtes gens, tous les autres dont Jurieu, auteur de cet ouvrage, l'a rempli contre M. Arnauld. Quant à la plaisanterie qu'il raconte au sujet de Michel le Vassor, habitant alors de Saint-Magloire, à savoir, qu'ayant entrepris de faire débiter dans le séminaire divers exemplaires de ce livre pour faire plaisir au Père Le Porcq, alors son ami, les ecclésiastiques lui firent la malice de mettre sur la porte de sa chambre : « *Céans on vend du porc frais, à l'enseigne du Veau gras* », faisant allusion à la grosseur de sa taille, cela n'est pas sans vraisemblance, et notre tradition nous a conservé ce bon mot.

C'en est aussi une parmi nous que le Père Soanen, aujourd'hui évêque de Senez, est l'auteur, et non le Père Le Porcq, de l'épître dédicatoire au roi, qui est à la tête de cet ouvrage. Elle fit beaucoup crier en son temps, à cause de l'application qu'on y fait de ce mot de Vincent de Lé-rins dit au sujet de Saint Cyprien et des Donatistes : « *Ab-solvuntur Magistri, condemnantur discipuli* », à l'affaire de Jansénius et des Jansénistes. C'est de là que M. Arnauld a pris occasion, dans son *Fantôme du Jansénisme* (1), de se ruer sur ce livre, comme si le Père Le Porcq avait prétendu réaliser cette hérésie et faire voir par son livre qu'il y a des gens qui soutiennent l'erreur des cinq propositions, de quoi il se défend fort dans la préface de sa deuxième édition, soutenant que ce n'est pas là son dessein, et qu'il n'en veut qu'au livre de Jansénius.

Il dit encore dans cette épître : « *Comme j'ai le bonheur d'être d'une Congrégation qui a toujours eu un très grand respect pour la doctrine de St Augustin, quoiqu'elle fasse pro-*

(1) Chapitre 9.

fession de ne s'attacher à aucune doctrine en particulier et d'estimer toutes celles que l'Eglise approuve, j'y ai appris à donner le véritable sens à ce que ce grand docteur a enseigné et à rejeter tout ce que l'Eglise rejette et condamne; heureux si je puis en convaincre ceux qui en ont douté jusqu'à présent!»

Il n'est pas aisé d'exposer son système sur ces matières. Il nous dit lui-même que ce n'est pas un traité entier de la grâce qu'il prétend donner, mais se renfermer dans la preuve des deux propositions opposées à deux autres fondamentales de Jansénius; et faire voir pour renverser tout son livre : 1° Que saint Augustin ne crut jamais toutes les grâces infailliblement efficaces; qu'au contraire, il a toujours cru qu'il y en avait une infinité de frustrées de l'effet pour lequel elles sont données, et qu'elles pourraient avoir.

2° Que ce saint n'en a même reconnu aucune en particulier, infailliblement efficace au sens de Jansénius, c'est-à-dire aucune qui impose à la volonté une nécessité absolue d'y donner son consentement. Et c'est à quoi il a employé seize preuves qui font la première partie du livre; et la deuxième, à résoudre les objections qu'on pourrait lui faire.

Dès qu'il parut, M. Arnauld en écrivit en ces termes au Père Quesnel (1) :

« J'ai lu une grande partie du Père Le Porcq. C'est un livre très mal fait. L'auteur est un vrai déclamateur et un misérable sophiste. Il n'a nuls principes de théologie; les vérités qu'il a retenues, ruinent les faussetés qu'il avance; il calomnie M. d'Ypres d'une manière tout à fait honteuse, et rien n'est plus facile que de le convaincre qu'il fournit des armes aux Calvinistes pour soutenir invinciblement, ces fausses maximes étant accordées, l'une de leur plus grandes hérésies qui est que tous les justifiés seront certainement sauvés. »

M. Nicole n'en porta pas un jugement plus favorable, écrivant dans le même temps au même Père Quesnel :

(1) ARNAULD, *Lettres*, T. VIII lettre 58, du 17 janvier 1682.

« J'ai déjà parcouru le livre du Père Le Porcq... Que ce bon homme m'a fait naître de pensées ! et qu'il serait aisé à réfuter selon mes principes ! Il m'a mis en colère presque partout. Je veux croire qu'il n'a pas le cœur malin ; mais le travers de son esprit lui fait répandre bien de la malignité sur son livre. Il est fier et dur, et s'applaudit à lui-même, lorsqu'il ne sait ce qu'il dit. Il est cependant fort distingué des autres ennemis de Jansénius, car il a beaucoup plus lu Saint-Augustin. »

M. Nicole montre ensuite qu'on le pourrait aisément réfuter en faisant voir que personne n'a prétendu, mettant à part la personne de Jansénius, pour ne pas réveiller les questions assoupies, ni que toute grâce fût efficace en la manière que le Père Le Porcq l'impute à cet auteur ; ni que la grâce nécessite ; que son système est aussi capable d'effrayer le monde que ceux qu'il tâche de rendre odieux ; que la grâce suffisante, telle qu'il l'admet, n'est point de foi ; qu'elle est même actuellement rejetée par la plus grande partie de l'Eglise ; qu'elle est contraire au sentiment de St-Augustin ; et qu'ainsi, sans aucune utilité pour l'Eglise, sans aucun soulagement réel pour les consciences, il vient troubler l'Eglise par de nouvelles fantaisies.

Malgré ce décri, le Père Le Porcq se poussa à une deuxième édition :

Les sentiments de Saint Augustin sur la grâce, opposés..., etc. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur en différents endroits marqués à la fin de la préface et en particulier d'une dix-septième preuve, où l'on fait voir l'opposition des sentiments de Jansénius avec l'esprit de piété, par les ouvrages de piété des auteurs de ce temps de la plus grande réputation. Lyon, Comba, 1700, in-4° de 712 pages.

« J'ai bien de la joie, mandait M. Mascaron au Père Bordes (1), que le livre du cher Père Le Porcq s'imprimé de nou-

(1) Lettre du 2 Nov. 1698.

veau de la manière dont vous me le marquez. Les tempéraments que le Père Général (de La Tour) y a ajoutés, sont dignes de sa sagesse. Je ne doute point que le petit Père ne les eût pris par lui-même. »

Je ne sais ce que c'est que ces correctifs, l'auteur ne rendant compte que de ses additions dans sa nouvelle préface. Il y a un endroit dont ce prélat fut choqué. Il mandait au même Père Bordes (1), lorsque l'ouvrage eut paru : « J'ai reçu le livre du Père Le Porcq. J'ai lu la préface, et je ne suis pas content, non plus que vous, de ce qu'il dit de notre illustre maître et le sien (2). C'est une petite vanité qu'on ne pardonnerait pas même à un gascon. Je lui en sais très mauvais gré. » C'est qu'il dit, en parlant de certaines preuves nouvelles qui ne sont que dans cette seconde édition :

« Je les avais toutes prêtes, et je les aurais données plus tôt, si le Père Thomassin qui devait traiter la même matière selon les mêmes idées, dans ses mémoires sur la grâce, ne m'eût témoigné souhaiter que je ne le prévinsse pas. Je n'ai pas lu celles de ce Père ; mais, comme nous les avons prises dans les mêmes sources, je veux dire dans Saint Augustin, je ne doute point qu'il ne se rencontre une parfaite conformité entre les unes et les autres. »

Cependant son livre, au bout de quatre ans qu'il y avait depuis cette deuxième édition, ne se vendait point ; ce qu, inquiétait le bon Père. Il écrivit sur cela au Père Bordes (3). « Comba, mon imprimeur de Lyon, me manda, il y a quelque temps, que le parti faisait tout ce qu'il pouvait pour en empêcher le débit par la manière méprisable dont il en parlait ; et que cela l'empêchait d'en vendre autant qu'il l'aurait espéré. Le Père Doucin (4) me dit à Tours, lorsque nous

(1) Lettre du 12 août 1700.

(2) Le Père Thomassin.

(3) Lettre du 17 novembre 1703.

(4) Jésuite. — C'est que, par honneur, il fut destiné à y aller faire l'ouverture des conférences de positive fondées dans notre maison.

y étions, sans que je l'en priasse, qu'il s'emploierait fortement à en procurer le débit. Ne pourriez-vous point, ou par vous-même, si vous en aviez l'occasion, ou par quelqu'un de vos amis et des siens de la même Société, l'en faire souvenir ? »

Il est vrai que toute l'ambition du bon Père était de faire des prosélytes ; à quoi il ne put jamais réussir en 46 ans qu'il professa la théologie, et la plupart dans notre école de Saumur. On la lui fit quitter en 1717, à cause de sa caducité, et qu'il bredouillait un peu sur la fin. Il y mourut le 5 avril 1722, âgé de 86 ans, en sa 69^e année de congrégation, et la 62^e année de son sacerdoce, ayant conservé son bon esprit, sa piété et sa régularité jusqu'à son dernier moment (1).

(1) *Nécrologe.*

10

R. P. BOUGEREL
Bibliog-Orat. T 2, p 32
Mss. de Montpellier

n° de la notice 10

Jean Passavant

Jean Passavant natif de Lucé en Orie (diocèse de Paris) était fils de Pierre Passavant maréchal des logis du Roy et de Marguerite Le Tournieur, il fut reçu dans l'Oratoire à Paris le 24 9bre 1668 après avoir étudié un an en Sorbonne et demeuré 4 ans à St Magloire; c'était âgé de 25 ans. En 1672 il enseignait la ~~philosophie~~^{physique} au collège de Marseille. L'année d'après il fut envoyé à Arles pour enseigner la théologie; de là il fut fait le même emploi à Saumur il l'a continué jusqu'à sa mort arrivée le 13 Janv. 1713. Il savait le latin, le grec et l'hébreu.

Œuvres

I Vie de Madeleine Gauthron religieuse de la fratité
 Saumur 1689. in 12

II M. s. Il a travaillé sur la Genèse, sur les Psaumes et traduit du grec en français le Nouveau Testament (Le long
 Bibliothèque sacrée pag. 322)

P. Bicaïs =

Notice de l'Oratoire

[Mss. D'Aix, G. II. p. 121.
Copie de la Bib. N^{lle} G. II. p. 76.]

Jean Passavant, fils d'un maréchal des logis du roi, d'une famille de Brie établie à Paris, avait fait sa théologie en Sorbonne, était ^{Paris} prêtre et la 26^e année de son âge, lorsqu'il entra dans l'Oratoire en 1668. Comme il avait fait d'excellentes études, il fut chargé après son institution d'aller faire la philosophie à Salins, puis à Marseille, et ayant donné ensuite pendant 3 ans des leçons publiques de théologie à Arles, il fut envoyé à N. D. des Ardilliers pour y continuer le même emploi, qu'il y remplit avec distinction pendant 36 ans. C'était un homme fort laborieux qui étudiait toujours debout devant un long pupitre garni de livres, à la portée de sa vue qu'il avait fort basse. Il savait fort bien les langues savantes, l'hébreu, le grec et le latin; et, quoi qu'il parlât assez mal celle-ci, il relisait régulièrement tous les ans les œuvres de Cicéron. Après la révocation de l'édit de Nantes, le P. Passavant fit avec le P. Leporeq, son confrère, des missions à Saumur et dans le diocèse de Luçon, sur lesquelles Dieu répandit de grandes bénédictions. M. de Barillon, évêque de cette dernière ville, ayant voulu l'arrêter au-delà du Terme comtois, on l'engagea à retourner pendant les vacances pour continuer le bien qu'il avait commencé avec tant de succès, il lui répondit que, si les supérieurs le lui ordonnaient, il le ferait avec plaisir, n'ayant sur cela d'autre règle de ses vœux que la volonté de ceux à qui il était soumis et qui lui représentaient le souverain maître. Tous ceux qui l'ont connu, savaient combien cette déclaration était sincère. A ces dispositions il joignait ~~des~~ beaucoup de charité, un grand zèle pour le salut des âmes et un amour de la pénitence, qui le portait à coucher tout vêtu et d'une déchaussure jamais en particulier, quelque temps qu'il fût, pas même pendant le rigoureux hiver de 1709. Il mourut à N. D. des Ardilliers le 12 janvier 1713, âgé de 69 ans.

Nous avons de lui :

Vie de la Révérende Mère Madeleine Gauthier, prieure du monastère de la Fidélité de Saumur, ordre
S. S. Benoît, morte en odeur de sainteté, après 42 ans de supériorité, dédiée à M^{me} la Marquise de
Laval. à Saumur, chez François Emou, 1689, in 12.

M. Arnaut, évêque d'Angers, dans l'approbation qu'il donne du livre, dit qu'il a chargé du soin de l'écrire un savant et vertueux ecclésiastique, qui, après avoir vérifié les mémoires de cette vie par les perquisitions et les recherches les plus exactes, l'a composé d'une manière conforme à la connaissance que lui, évêque, avait déjà par lui-même de la sainteté de cette humble servante de J.C.

L'autent dirigeait depuis de longues années la communauté de Mme Gauthron; et, quoiqu'il n'aimât point aller perdre son temps auprès d'une grille, il ne put s'empêcher de s'attacher à une maison dont la régularité édifiante était le fruit de la réforme que cette digne supérieure y avait introduite. L'ouvrage du P. Passavant est assez bien écrit. Sa narration est aisée et on voit qu'il a rassemblé avec soin et avec goût toutes les circonstances qui pouvaient relever son sujet.

Il avait traduit du grec en français le livre de la genèse
les Psaumes de David
le Nouveau Testament

que l'on conserve en manuscrits dans la Bibliothèque de N.D. des Ardilliers, ainsi que nous l'apprend le P. Lelong dans sa Bibliothèque sacrée.

Il avait fait encore quelques dissertations sur l'antiquité des points massorétiques
et d'autres écrits en faveur de la signature du formulaire.

Adry = Biblioth. des écrivains de l'Oratoire (Bibl. N^{le} fonds fr. 25.68h) C. IV, p 126 =

Jean Passavant, natif de Suci en Brie, diocèse de Paris, était fils de Pierre Passavant, maréchal des logis du roi et de Marguerite Le Courneur. Il fut reçu à Paris le 23 septembre 1668, après avoir étudié un an en Sebonne et demeuré 4 ans à St-Magloire. Il était âgé de 25 ans. En 1672 il enseignait la physique et la philosophie au collège de Marseille. En 1673 il fut envoyé à Orléans pour la théologie. De là il fut rempli le même emploi à Saumur. Il l'a continué jusqu'à sa mort arrivée le 15 janvier 1715. Il savait le latin, le grec et l'hébreu.

11 Il était très savant dans la physique, dit le P. Bougerel.

(1 Vie de Madeleine Gauthron, prieure du monastère de la fidélité de Saumur, ordre de S. Benoît, par J. Passavant, prêtre de l'O. Saumur, 1689, in 12.

(2 Manuscrit. Il a travaillé sur la Genèse, sur les Psaumes et a traduit du grec en français le N.T.

[Lelong : Biblioth. sacrée, p. 322.]

Jean Passavant a professé la philosophie à N.D. des Ardilliers pendant plus de 30 ans avec beaucoup de succès. Il était très pénitent, et très dur à lui-même, ne se deshabillant jamais que le samedi pour changer

de linge. Il avait fait une étude particulière de la langue hébraïque qu'il possédait à fonds et se faisait une
délivance de l'étude des rabbins ou plutôt de l'écriture.

Il mourut à N.D. des Ardilliers le 13 janvier 1713.

M. M. 607, 3 catalogue, N° 1080 =

Jean Passavant, de Sucey en Brie, entré à Paris en 1668 étant prêtre, mort en 1713.

M. M. 610 p. 62 verso, M. 654 =

Jean Passavant, fils de feu Pierre Passavant, maréchal des Logis
du roi et de Marguerite de Tournesur, natif de Sucey. en. Brie
Voisin de Paris, 25 ans passés.

entré le 16 sept, reçu le 23 sept. 1668

a fait sa philosophie, un an de théologie en Sorbonne avant que d'entrer
à S. Magloire, où il a tenu école près de 4 ans. Il se fit le chant

Listes des Assemblées =

1672	Salins collège Oct
1675	Arles
1678	N.D. des Ardilliers
1681	"
1684	"
1687	"
1690	"
1693	"
1696	"
1699	" Supérieure
1702	" "
1705	"
1708	"
1711	"

Acérolage =

Mort le 13 juin 1713 à N.D. des Ardilliers où il enseignait la théologie depuis plus de 30 ans.

Jacquinthe Passelaigue
Confrère de l'Oratoire

Entrée : 1741

Né à Paris

, R

1722

Mort à Paris

, R 16 Xbre 1741

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet

fr. de l'Oratoire